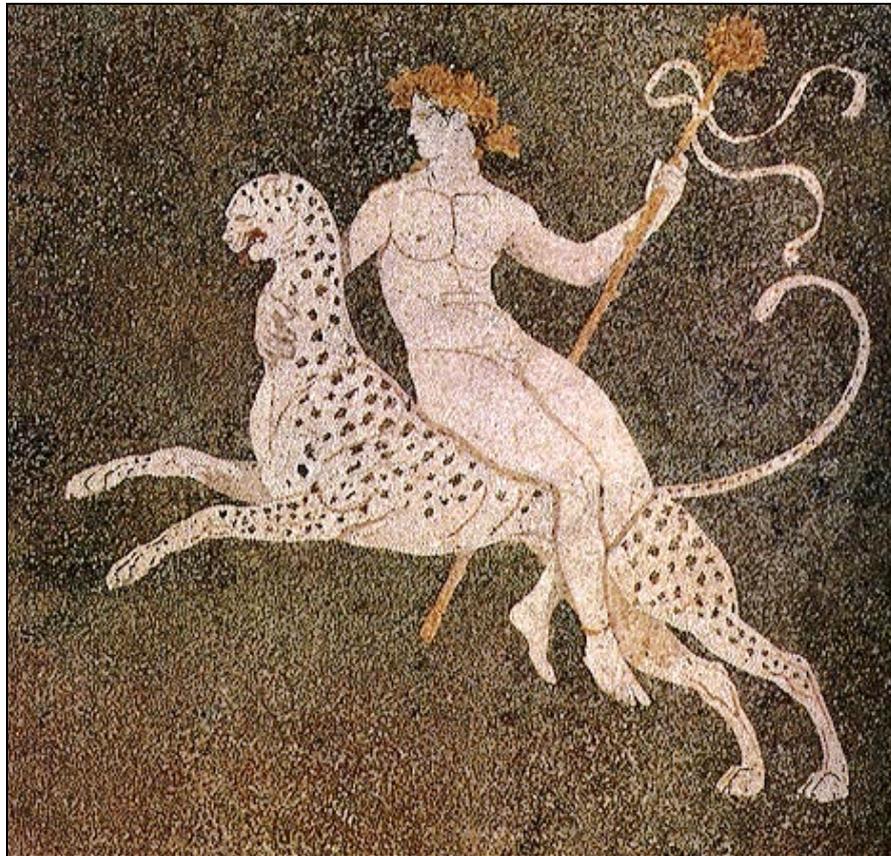


## DIONYSOS : *FIGURE EMBLEMATIQUE DE LA POSTMODERNITE*



MICHEL MAFFESOLI

On ne comprend ce qui advient que si l'on sait saisir ce qui est inaugural. Voilà pourquoi toute pensée authentique reprend une spécificité de l'existence humaine : on sème pour plus tard. C'est ainsi qu'à la fin des années 70 j'annonçais le retour de Dionysos, dieu de l'orgie, soulignant ainsi le rôle, de plus en plus important, que la passion (*orgê*) allait jouer dans nos sociétés. De même, en

référence à un autre sens du mot (*orgos*: initié), j'indiquais la place primordiale que l'initiation allait prendre dans le *néotribalisme* contemporain.

Qu'était-ce à dire, sinon qu'à l'encontre de ce qu'il était convenu et demeure de dire, il y a de l'énergie dans la vie sociale ? Mais il faut reconnaître, même si cela ne manque pas de chagriner nombre d'observateurs, que cette énergie s'exprime à la fois dans la proximité, dans la quotidienneté, dans la recherche d'un hédonisme de bon aloi. En tout cas, hors des institutions rationnelles, terrain de prédilection d'une sociologie à courte vue

Il est ainsi fréquent d'entendre parler d'hyperconsommation. Encore une de ces exagérations qui s'emploient à masquer le fait que nous sommes passés à autre chose ! Pour peu que l'on ne soit pas aveuglé par le conformisme ambiant, il est évident que la fringale d'objets, l'obsolescence rapide des amours, la frénésie de la nouveauté, tout cela devrait nous inciter à nommer autrement le vertigineux papillonnage caractérisant les manières d'être postmodernes. Georges Bataille, avec sa notion de *dépense* en avait, prophétiquement, esquissé les contours. Mais de nos jours, la consommation, le fait de brûler la vie par tous les bouts, est devenue une réalité quotidienne qui est aux antipodes de la mythologie du progrès propre à la modernité.

C'est bien par l'invention d'un mythe, celui du Progrès, qu'Auguste Comte, tout comme Saint-Simon, voulait lutter contre l'obscurantisme propre, selon eux, aux divers polythéismes, puis aux monothéismes sémitiques. On se souvient chez Saint-Simon de « la Religion industrielle ». Celle-ci, - en est-on assez conscient ? - devait conforter le *tout productivisme* moderne, sa grande idéologie de la croissance. Et la société de la production, telle qu'elle se mit en place tout au long du XIX<sup>e</sup> et

au début du XX<sup>e</sup> siècle, ne pouvait qu'aboutir à cette *société de consommation* si bien analysée par Jean Baudrillard qui voyait précisément en celle-ci, dans un de ses livres, moins connu, mais particulièrement percutant, *le miroir de la production*.

Toute mythologie a besoin de termes qui soient de véritables oscillographes, qui lui servent de curseurs. Ces termes constituent une sorte de caisse de résonance, en laquelle tout un chacun peut, aisément, se reconnaître. Fût-ce inconsciemment. La trilogie Progrès, Production, Consommation, eut exactement cette fonction. Ces mots-clefs faisant écho aux préoccupations populaires et fondant la mythologie moderne. Mais ils sont devenus de simples incantations. À savoir des termes qu'on continue de nous seriner lors de divers discours officiels. Qui se *chantent* religieusement en toute occasion. Qui font partie de l'opinion commune, de la rhétorique routinière. Mais auxquels, pour cette raison même, on ne prête plus grande attention. On le sait d'antique mémoire : litanie, liturgie, léthargie!

Nombreux, en effet, sont les indices contredisant l'assoupissement de la société instituée et prenant le contre-pied des discours ou analyses convenus lui servant de légitimation et de rationalisation. Il est fréquent qu'une valeur qui s'achève connaisse, *in fine*, un retour de flamme. Et l'on se souvient du légendaire chant du cygne par lequel ce dernier, en mourant, transforme son cri rauque en langoureuse, mais bien inutile, mélodie. C'est bien ainsi que l'on peut comprendre les diverses chansonnettes sur la *valeur travail*, et autres plaintes sur le taux de croissance ou le fameux pouvoir d'achat ! Elles sont d'autant plus insistantes qu'elles sont, de plus en plus, ignorées. Comme si, en profondeur, la vie se résumait au souci d'un Plan d'Épargne Logement ! En fait, la Prétendue Crise Économique (PEC) n'a pas d'autres sources. Elle est, avant tout, civilisationnelle.

Elle est, au plus près de son étymologie (*krisis*), un *jugement* porté sur ce qui s'achève. Jugement que les valeurs dionysiaques fulminent contre la prévalence prométhéenne du *tout économique* !

Il y a comme une odeur d'incendie dans l'air du temps. Et, de diverses manières, il s'agit de brûler sa vie par tous les bouts, ou, ce qui revient au même, de ne pas perdre sa vie à la gagner. Voilà bien en quoi une *mythologie de la consommation* tend à prendre la place du mythe, quelque peu usé et défraîchi, du couple production- consommation.

Le paroxysme étant, bien entendu, ces dizaines de milliers de voitures qui brûlent, chaque année, aux pourtours des grandes villes françaises. Faut-il oser dire qu'il s'agit d'un symbole éclairant ? En tout cas instructif, quand on sait comment la voiture était le signe absolu de la ci-devant société de consommation. Objet cher à acheter. Il est tout à la fois la résultante d'une vie de travail, et ce qui permet, également, de se rendre à ce travail. Il est, en même temps, ce grâce à quoi l'on peut échapper, réellement ou fantasmatiquement, à la contrainte du labeur. Il signifie la possibilité du loisir et du temps non contraint. Enfin, cet « objet-signe » est la somme d'un investissement libidinal sur lequel les psychanalystes ont, longuement, glosé.

Et c'est cet objet qui brûle !

Notons, d'ailleurs, que ce n'est pas la voiture du riche, qui elle est bien protégée dans son garage surveillé, qui s'enflamme. Non, c'est celle qui se trouve dans la rue. Au pied de l'immeuble de la cité, dans ce que les médias appellent

désormais les « quartiers ». Elle peut donc appartenir à une connaissance ou à la parentèle.

Le fait de *consumer* un tel objet n'est pas un acte politique comme il est fréquent de l'analyser. Mais plutôt une posture ludique. Une antique structure anthropologique plaçant la destruction au cœur même de la construction. Ainsi l'adage romain : *pars destruens, pars construens*. La construction par la destruction, en quelque sorte. Et il n'est pas interdit de penser qu'il y a dans ces incendies de curieuses réminiscences des festivités estudiantines : Berkeley en 1964 ou rue Gay-Lussac en 1968 ! D'où cette opinion convenue où un *pétainisme* inconscient s'allie à un crétinisme bien-pensant pour clamer qu'il faut tout à la fois : « travailler plus et oublier 68 ». Les multiples mantras autour de « *travail, famille, patrie* » étant maintenant monnaie courante dans l'intelligentsia française.

Dans *le combat avec le démon*, Stephan Zweig parle, à propos de Nietzsche, ou de Hölderlin, d'un *démonisme* animant leurs œuvres et leur vie. Serait-ce abusif de dire, qu'à certaines époques, un tel *démonisme* est à l'œuvre dans la société en son ensemble ? Que *L'ombre de Dionysos* s'étend sur les mégapoles postmodernes ? Ce qui se joue en paroxysme dans la création littéraire s'exprime en mineur pour l'ensemble des objets de *consumation* de la vie quotidienne. En effet, ils ne sont plus ni construits, ni même envisagés pour tenir. Ils s'inscrivent dans la ronde de tout ce qui est conçu sous l'égide de la précarité. Objets, situations, relations marqués du sceau de l'obsolescence programmée.

Celle-ci se vit, également, dans le domaine des affects. Amour ne rime plus avec toujours. Usure, fatigue, habitude, tout cela fait que, en général, les relations amicales ou amoureuses ne s'inscrivent plus sur la longue durée. Et l'on sait ce

qu'il en est de l'institution conjugale qui cherche à pallier sa fragilité en proposant le mariage aux homosexuels et autres *orientations* sexuelles non conformes ! Il faut bien donner du travail aux divers *curés* et autres bénisseurs de tout poil !

La théorie aussi n'est plus ce qu'elle était. Voilà que les concepts prennent eau de toutes parts. Les dogmes ne font plus recette. L'universalisme ne convainc plus que quelques fanatiques de la Raison, de la Science, du Progrès, ou autres Eglises du même acabit. L'air du temps est aux vérités partielles, momentanées ou même approximatives. Mais un tel relativisme, en mettant l'accent sur l'instant, favorise la création. Certes, l'énergie individuelle ou collective, n'est plus mobilisée sur la longue durée. Focalisée sur l'instant, elle se vit avec d'autant plus d'intensité.

C'est cela même qu'exprime la société de la *consumation*. Une autre mythologie, ne reposant plus sur la « Religion industrielle » d'une économie de soi et du monde, mais plutôt sur la dépense, la perte. Une inconsciente inconscience qui sait, de sagesse immémoriale, que parfois *qui perd, gagne*. Après tout, pourquoi ne pas faire le pari qu'il puisse y avoir dans la consumation, ce luxe nocturne de l'imagination, les prémisses d'une intense et féconde création ? Donc d'une vérité sociétale. Goethe nous l'a rappelé : « Seul ce qui est fécond est vrai ».

Faire de sa vie une œuvre d'art ! Mettre toutes choses et tous sur la place publique s'inscrit bien dans cette esthétisation de l'existence où ce qui importe, avant tout, est d'éprouver passions et émotions communes. De ce point de vue, l'esthétique sert de ciment éthique. Alors qu'il était, dans les sociétés traditionnelles, un élément de la vie de tous les jours, l'art, progressivement, a été momifié. Mis à l'écart, séparés du quotidien, la création, la créativité, le jeu, l'imagination contaminent à nouveau l'existence de l'homme sans qualité.

Nietzsche est mort fou d'avoir eu cette intuition, en un moment où cela n'était pas de mise. Et voilà que des *bobos* aux *cailleras*, de l'intellectuel esthète au sportif attentif à son corps, du nomade *rurbain* à l'écolo soucieux de ses légumes bio, l'on fait attention à la créativité vécue au jour le jour. L'art se capillarise dans tout ce qui était, jusqu'alors, considéré comme anodin.

Chaque époque a ses images et ses mythes propres. Mais ils ne font que reprendre et actualiser des potentialités archaïques que l'on avait crues dépassées et, qui soudain, retrouvent une étonnante jeunesse. Mais cela est bien difficile à admettre, tant est enracinée l'idée d'un Progrès de l'humanité, d'un développement assuré d'une Histoire, ayant un but, lointain à atteindre. L'idéologie *sémite*, au travers de ses nuances juives, chrétiennes, musulmanes a mis l'accent sur un développement historique, dont le linéarisme est la marque essentielle. Tout autre est la pensée grecque ou celle des diverses sagesse orientales reposant sur le retour cyclique des choses. Dès lors l'accent était mis sur ces âges mythiques privilégiant l'expérience vécue.

On peut, à cet égard, se souvenir d'un passage très instructif de la « Cité de Dieu » (XII,14,1) dans lequel Saint Augustin vitupère, avec fermeté, les « sages de ce monde qui ont cru devoir introduire une marche circulaire du temps pour renouveler la nature ». Le mythe, en effet, renvoie à la renaissance périodique de toute chose. Cercle ou spirale, car les choses ne reviennent pas exactement au même niveau. C'est ainsi que la société du travail est en train de laisser la place à celle de la création.

Que nous vivions une ère de bouleversement est, maintenant, chose admise. D'une manière soit larvée, soit explosive, l'effondrement des grandes valeurs qui

avaient présidé à la solidité de la vie sociale est avéré. Mais, c'est avec beaucoup de réticences que l'on va en accepter les conséquences psychologiques et sociales. Tant il est vrai que le (re)nouveau de certains mythes donne des sueurs froides aux clercs (politiques, savants, journalistes) ayant pour fonction de gérer des mythes dont ils ne veulent, en aucun cas, voir la saturation.

Dans les périodes diluviennes, rien ni personne n'échappe au choc des divers raz de marée dont l'actualité n'est pas avare. Ainsi, celui submergeant le socle fondateur de la modernité : le travail. Pour reprendre une expression connue du philosophe Emmanuel Kant, voilà bien *l'impératif catégorique* majeur. Celui présidant à la réalisation de soi et à celle du monde. Par là-même s'élabore la mythologie du labeur, inaugurant la prévalence du travail, du productivisme et de l'économie qui en est la conséquence. Mais le fait même que cette valeur soit récente n'incite pas à penser qu'elle est éternelle. En fait, nombreux sont les indices qui empiriquement, soulignent sa saturation. Ce qui oblige à observer qu'il peut exister d'autres manières d'agir sur l'environnement social et naturel.

Mais, comme je l'ai indiqué, chaque chose s'achevant, lance son chant du cygne: le dernier avant de mourir. Et, ne fût-ce que par parenthèse, il est amusant de relever comment l'expression *valeur travail* constitue le socle irréfragable des diverses antiennes sociopolitiques. Valeur travail, qui, on s'en souvient, était justement l'élément clef de la somme théologique de Karl Marx : *le Capital* ! Revanche du marxisme ? En tout cas, selon une intelligentsia on ne peut plus déphasée, c'est par la revalorisation du travail que l'on va révolutionner, conserver, changer, réformer, la société. Et si le problème n'était plus là ? Si cette incantation n'était, en fin de compte, que l'été indien d'une modernité déclinante ?

En effet, de diverses manières, en particulier pour ces jeunes générations, qui sont déjà la société de demain, l'on sent bien que l'essentiel de l'existence ne consiste pas à perdre sa vie à la gagner. L'impératif, *tu dois*, laisse progressivement la place à l'optatif *il faut bien*. Certes, il faut bien travailler. Mais cela n'est qu'un élément parmi d'autres. Un simple aspect, pas forcément le plus important, des investissements personnels.

La mythologie du bien-être, celle de l'hédonisme latent fait que, tout à la fois, on peut être un bon *manager* et avoir de multiples centres d'intérêt, ayant chacun une importance propre. *Hobbies* multiples, pratiques en amateur de divers arts, travail intérimaire, *turn over* des cadres, attention portée à l'esthétique des bureaux, héliotropisme redonnant de l'importance aux régions du Sud, voire, accordent une revanche à leurs valeurs, tout est bon pour relativiser l'aspect contraignant du labeur.

Dès lors, les conditions de vie, dans le temps contraint du travail, ne sont plus négligées. En bref, le qualitatif est à l'ordre du jour. Toutes ces pratiques quotidiennes, peu théorisées, mais largement vécues, nous rappellent qu'il est des civilisations et non des moindres où c'est la création qui tend à prévaloir.

*Prométhée laisse la place à Dionysos.*

Dans cette perspective, qu'est-ce que la création, sinon la capacité de mobiliser tous ces paramètres humains que sont le ludique, l'onirique, l'imaginaire collectif? La Renaissance fut un de ces moments où banquiers, entrepreneurs, artistes et aventuriers de tous ordres pensaient la vie sociale comme un tout. Et agissaient en conséquence. C'est quelque chose de cet ordre qui s'exprime dans les mythes « holistiques » de la postmodernité naissante.

*Métrosexuels* et tout le camaïeu des classes moyennes, altermondialistes, adeptes de la décroissance et du pacte écologique, s'emploient, de diverses manières, à secondariser la prévalence du travail. Globalisation aidant, le propre de la mythologie postmoderne est de mettre l'accent sur la synergie existant entre le plaisir *archaïque* du bien-être et le développement technologique. Et quand on sait que plus de la moitié du trafic sur les réseaux d'Internet a trait aux rencontres amicales, érotiques, philosophiques ou religieuses, on voit bien en quoi consiste cette relativisation de la *valeur travail*. C'est cette relativisation qui souligne le retour de la créativité dans la vie sociale.

Le champ ouvert par une telle transmutation des valeurs est immense. Et il reste à explorer. D'un mot, et c'est cela qui va se trouver dans tous les mythes mettant l'accent sur le vécu, l'expérience, l'épanouissement, etc., c'est qu'il n'y a de réelle compétence qu'en fonction d'une appétence donnée. En bref, on ne peut mobiliser l'énergie, individuelle et collective, que si l'on est en phase avec l'inconscient de l'époque. En la matière, seront prospectifs, c'est-à-dire en accord avec un futur proche, ceux qui savent miser sur ces valeurs présentes dans l'imaginaire du moment et qu'un rationalisme étroit avait reléguées dans la préhistoire. *L'ego cogito*, fondement de la modernité est, progressivement, en train de laisser la place à un *ego affectus est*. Affecté par les autres, par le sacré, par la nature, par les humeurs (personnelles, collectives). C'est cela qu'il convient de penser : la mutation d'une existence dominée par le matérialisme moderne, c'est-à-dire quelque peu datée, vers une autre manière d'être-ensemble où l'immatériel retrouve force et vigueur.

Ce sont ces valeurs immatérielles qui sont en pleine reviviscence dans la vie politique, sociale et économique. Et il n'est pas neutre que les jeunes générations

soient les protagonistes de ce regard nouveau porté sur la nature et la société. C'est par là même que dans leur attitude un peu désinvolte, les « créatifs » multiformes sont hommes de leur temps en redisant l'éternelle jeunesse du monde. C'est cela même qui se cristallise dans la figure emblématique de Dionysos, celle du *Puer aeternus* !

ICONOGRAPHIE : *Dionysos riding a panther, mosaic floor* in the 'House of Dionysos' at Pella, late 4th century BC, Pella, Archaeological Museum. Source : [www.macedonian-heritage.gr/HellenicMacedonia/en/img\\_B1233b.html](http://www.macedonian-heritage.gr/HellenicMacedonia/en/img_B1233b.html) / Wikipedia Commons